**L’ACCUEIL DE LA RÉSURRECTION**

Par Donat Gagnon

**L’hypothèse de la résurrection**

Elle est très ancienne puisqu’on la rencontre chez le Pharaon Akenaton qui serait plus ou moins proche contemporain de Moïse. Dans le Premier Livre des Rois 17. 17-24, Élie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta. Également dans le Deuxième Livre des Rois 4. 8-37, le prophète Élisée ressuscite la fille de la Sunamite. Ces deux enfants ne respiraient plus et étaient comptés pour mort. Dans le premier cas, un certain temps avait été nécessaire pour aller chercher Élie dans l’espoir qu’il redonne vie à l’enfant. L’histoire ne dit pas si de tels cas se sont répétés.

Plus tard l’accueil enthousiaste que la foule accorde aux miracles de Jésus donne à penser que quelque chose de nouveau est en train d’arriver, qu’on serait en présence d’un nouveau prophète. On se rappelle peut-être qu’on est dans l’attente de l’ère messianique qui devrait apporter de grands changements facilitant l’existence humaine. Beaucoup de gens souffrent de maladies que les lévites spécialisés en médecine ne comprennent pas. Alors on exclut les malades hors la ville et on les traite de lépreux impurs. Il se trouve que Jésus s’intéresse à ces gens malades dans leur corps ou dans leur psychisme pour ceux qu’on dit possédés d’une puissance qui s’empare d’eux. Les guérir comme il le fait n’est en rien comparable à quelqu’un qui se donne en spectacle. Habituellement les prestidigitateurs font leur métier avec les gens bien portants qui sont capables de payer leur billet d’entrée.

Chaque guérison de ce Jésus semble être effectuée par esprit de compassion envers quelque aspect de la misère humaine. Mais ces gestes de bonté ou de miséricorde soulèvent l’adversité des personnes responsables des affaires sacrales de la cité. Car le thaumaturge semble détenir des pouvoirs qu’ils n’ont plus. Cela les dérange considérablement d’autant plus que Jésus profite de l’occasion de tels prodiges pour rappeler et éclairer certains passages de la tradition religieuse dans laquelle il est inscrit et formé. Il a l’allure d’un sage véritable qui est capable de prouver ce qu’il affirme et de démontrer la pertinence des énoncés du texte sacré. Cela dérange beaucoup les docteurs de la loi et les lévites dont l’incompétence est montrée du doigt par les femmes et les hommes qui le suivent.

**Jésus renouvèle la pratique d’Élie et d’Élisée**

Pour faire un lien avec le premier paragraphe qui présente deux cas de résurrection, on va cette fois consulter Marc 5, 35-43, qui rapporte que des messagers arrivent de la maison de Jaïre pour lui dire qu’il n’avait pas besoin de déranger le Maitre puisque sa fille était déjà morte. Sans tenir compte de leurs paroles, Jésus dit au chef de la synagogue : « Sois sans crainte, crois seulement. » Et Marc rapporte encore qu’il ne laissa personne l’accompagner, sauf Pierre, Jacques et Jean. Mais pourquoi ? Arrivé à la maison, il voit des gens qui pleurent et qui crient. Il leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L’enfant n’est pas morte, elle dort. » Il jette tout le monde dehors sauf le père et la mère et les trois apôtres mentionnés. Il prend la fillette par la main, et lui dit : « Fillette, debout je te le dis ! » La fillette de 12 ans se leva aussitôt et se mit à marcher. Jésus leur dit : « Donnez-lui à manger. » Preuve que c’était une résurrection dans le monde visible concret.

Le « crois seulement ! » de Jésus adressé au père souligne déjà l’importance de la foi pour opérer ce genre de miracle. Mais Jésus semble tenir aussi à ce que quelques témoins croyants y participent. D’ailleurs une autre fois lors de la transfiguration sur la montagne les trois mêmes apôtres assistaient à la transfiguration de Jésus en compagnie des prophètes Elie et Moïse décédés depuis des siècles. Jésus n’opère pas semble-t-il sans la présence de quelques croyants.

On pourrait spéculer sur la fillette qui s’est relevée aussitôt. Certains diraient qu’elle n’était que dans un coma léger et qu’une intonation de voix particulière suffisait pour l’en sortir, etcétéra… Mais ceux qui font ce genre de remarque ne font pas de miracle de résurrection.

Je présume que les lecteurs se rendent compte qu’on est en train de chercher une définition pour la résurrection. Dans le cas de la fille de Jaïre, Jésus lui commande de se lever. Puis, comme il avait dit qu’elle dormait, il pouvait tout aussi bien lui dire de se réveiller. Se relever, sortir d’un état de sommeil c’est tout un. C’est le sens premier généralement reconnu pour la résurrection. Mais il est susceptible de transposition à d’autres niveaux de l’être. Car la résurrection est aussi passage par une porte ouverte sur la Vie en abondance, une vie qui débute ici et maintenant et ne connait pas de fin. Se relever est souvent employé aussi par les gens qui ont vécu une dure épreuve et qui ont dû se relever pour reprendre gout à la vie. Il y a des angoisses qui sont comme des morts dont on se relève à l’instar d’une résurrection. Ensuite la vie reprend son cours et la joie est au rendez-vous.

En Luc 7. 12-16, on transporte un mort dans son cercueil; c’est le fils unique d’une veuve qui perd tout avec son fils. La femme sans homme au foyer et sans droit d’héritage, est jetée dans la misère sociale. Jésus prend pitié, touche au cercueil et commande au mort ceci : « Jeune homme, je te l’ordonne, réveille-toi ! » Alors le mort s’assit et se mit à parler, rapporte Luc. On acclame Jésus en grand prophète. Comme Élie et Élisée, il apporte le secours à une mère qui retrouve sa mission et son bien.

**La résurrection de Lazare**

Le miracle de la résurrection de Lazare rapporté par Jean 11. 1-55, est le plus vibrant de tous. Ce récit est décrit avec finesse et détail. Jésus s’était réfugié de l’autre côté du Jourdain à l’endroit où Jean le Baptiste opérait des baptêmes de conversion par l’immersion. On vient prévenir Jésus que Lazare le frère de Marthe et Marie de Béthanie, est très malade. On lui suggère de se presser puisqu’il est certain qu’il va mourir. Mais Jésus ne se presse pas; il retarde son départ de deux jours. Puis il dit : « La maladie de Lazare ne le fera pas mourir; elle doit servir à montrer la puissance glorieuse de Dieu et à manifester la gloire du Fils de Dieu. » Avant de faire le voyage, il dit aux disciples : « Notre ami Lazare s’est endormi, mais je vais aller le réveiller ! » À quoi les disciples répondirent donc : « Seigneur, s’il s’est endormi, il sera sauvé. » Cette fois ceux-ci interprétèrent la mort probable de Lazare comme l’assoupissement du sommeil.

À l’approche de Béthanie, il voit Marthe venir à sa rencontre; celle-ci lui apprend que son frère était mort depuis quatre jours, et que si Jésus avait été là à temps il serait encore vivant. Mais la confiance de Marthe est telle qu’elle croit que Jésus peut encore faire quelque chose. Il n’y a pas de doute que Lazare est vraiment mort. Mais il veut faire franchir une nouvelle étape à la compréhension de la mort et du processus de la résurrection. C’est comme s’il voulait utiliser le cas extrême de Lazare vraiment mort pour bouleverser l’opinion qu’on se faisait déjà des cas antérieurs. Ils dormaient simplement. Au contraire, Jésus veut saisir la foule de la réalité de la mort par un mort qui sent déjà après quatre jours au tombeau. Il veut exécuter la preuve d’une promesse de résurrection : « Même mort si vous croyez dans le Fils de l’Homme vous vivrez. »

Jean rapporte que le mort est bien sorti du tombeau et qu’il a vécu encore plusieurs années en compagnie de ses sœurs. Dans l’interprétation de cet évènement, il y en a qui prétendent que ce n’était pas une vraie résurrection puisqu’il a continué à vivre sur le même plan parmi les siens et qu’il lui fallut mourir encore. Ceux qui interprètent de cette façon ont une idée arrêtée sur un aspect de la résurrection, fût-ce le plus important. Ce dernier n’autorise pas nécessairement l’annulation des résurrections plus relatives dans le genre de celles que nous avons relevées. Ces dernières ont été accomplies par de grands prophètes; par ailleurs Jésus ressuscité a permis que ses disciples en accomplissent. Plus précisément, les épitres de Pierre et Paul rapportent qu’ils en ont opérée respectivement au moins une.

Personnellement, je trouve que le texte de la résurrection de Lazare est parmi les plus sublimes. Ce texte confirme que les vérités les plus fondamentales dérangent les idées mondaines reçues. Ensuite les gens bien installés et en situation d’autorité n’aiment pas être dérangés par quelqu’un qui peut ébranler leur pouvoir. Pour preuve, Caïphe le Grand Prêtre dit : « Vous ne comprenez rien et vous ne percevez même pas que c’est votre avantage qu’un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière. » (Jean 11. 49-50) Cette phrase exprimait déjà l’intention du Sanhédrin d’arrêter Jésus. Mais le plus profond réside dans ce qui me parait être le « mécanisme » de la résurrection. L’éclairage apporté par Jean peut même servir à rassembler tous les cas précédents mentionnés. À plusieurs reprises le chapitre 11 rappelle combien les sœurs de Lazare aimaient leur frère et combien aussi Jésus l’aimait au point de pleurer; ce qui amena plusieurs à dire : « Voyez comme il l’aimait ! » Tandis que quelques-uns du groupe avaient une réaction de sceptique : « Celui qui a ouvert les yeux de l’aveugle n’a pas été capable d’empêcher Lazare de mourir. » C’est toute la question de la mémoire et du rappel qui est en cause.

Précisons. De qui se rappelle-t-on le plus ? Se rappelle-t-on des gens qu’on rencontre en toute indifférence ? Non, ils sont comme des ombres fuyantes. Par contre, nous nous rappelons très bien des gens que nous avons vraiment connus et réellement aimés. C’est cela qui est mis en évidence dans l’exercice du rappel très concret de la résurrection de Lazare. Ce dernier est rappelé à la vie par ceux qui l’aimaient, à l’instar d’un fait intéressant qui revient sur l’écran de la mémoire. Cet amour non indifférent est doué d’efficacité, est efficient sur des plans plus subtils de l’être. Dieu se rappelle, il a le pouvoir de ressusciter qui il veut. En somme, ces observations valent pour tous les cas examinés précédemment. Le fils de la veuve de Sarepta et la fille de la Sunamite reprennent vie parce que ces deux mères aimaient profondément leur enfant et avaient une foi sans réserve à l’endroit des deux prophètes Élie et Élisée. Ceux-ci touchés par la sincérité de ces deux mères ont appliqué le « mécanisme » du rappel, ou du réveil, ou de la régénérescence qui a permis à ces enfants de se relever en pleine santé et en pleine conscience. Le cas de la fille de Jaïre est tout aussi émouvant. Jaïre qui accourut vers Jésus pour demander de sauver sa fille prouve déjà qu’il l’aimait. Jésus lui demande en plus d’avoir foi. Arrivé à la maison de Jaïre, Jésus veut voir dans la place le couple de parents qui aiment leur enfant ainsi que les trois apôtres qui sont dans les bonnes dispositions d’un amour sincère, des conditions qui s’accordent avec le « mécanisme » du rappel.

**Difficultés de l’accueil de l’essentiel**

Ces trois témoins de la transfiguration du Tabor avaient pu constater que le Maitre était capable de donner une vie nouvelle aux paroles des grands prophètes et de s’impliquer dans le grand débat qui opposait saducéens et pharisiens sur la résurrection. On rapporte que les premiers ne croyaient pas en la résurrection et qu’il suffisait de régler les problèmes de la condition terrestre; tandis que les pharisiens se montraient ouverts à la perspective de la résurrection. Les points qui les opposaient sont sensiblement les mêmes aujourd’hui entre les tenants d’un humanisme sociologique et ceux qui se disent intéressés à grandir dans la survie post mortem. Quand Nicodème visita Jésus de nuit en secret était-il sincère ou espion du Sanhédrin ? Était-il pharisien ? Ce n’est pas certain. Il savait bien féliciter Jésus pour les signes qu’il faisait et qui témoignaient de son origine d’en haut. Mais il était incapable de comprendre ce que signifie naitre d’en haut. C’est pourquoi Jésus lui répond avec insistance en Jean 3.1 : « En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naitre d’en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu. » Son incompréhension de ce que signifie naitre de l’Esprit donne à penser que sa foi en la résurrection était faible. Tant qu’on n’a pas franchi cette brèche, on donne l’avantage du terrain au « saducéen » avec sa conception horizontale de sceptique résolu et content.

Le texte sacré que l’élite se donnait l’air de connaitre était devenu un instrument de contrôle du peuple. Avec Jésus toute parole de la tradition mosaïque reprenait vie à l’occasion d’un énoncé verbal, d’une guérison, d’une transmutation prodigieuse et d’autant plus la résurrection de Lazare. Les faits produits par Jésus étaient chaque fois une confirmation d’un enseignement déjà inscrit dans le texte sacré. Ce n’était pas le pouvoir qui motivait l’intervention de Jésus mais l’esprit de compassion, d’amour, de miséricorde envers les personnes qui reconnaissaient leur manque et leur désir profond de libération et de réalisation. Ceux qui prétendraient arriver aux mêmes résultats sans ces vertus ontologiques arriveraient à imiter jusqu’à un certain point le phénomène extérieur mais pas la vertu du miracle qui implique une transformation radicale par grâce. Dans cet ordre de chose, l’épreuve de transformation importe plus que la preuve matérielle, et le signe vaut pour celui qui y est ouvert.

**Symbole et symbolisme**

La nature est signe quand le créateur est reconnu. Quant au symbole, il est un pont entre le visible et l’invisible, un accès entre un certain niveau concret et un abstrait qui se révèle dans la Présence existentielle. Jésus savait tout cela car les textes répètent qu’il priait, qu’il posait des gestes de miséricorde. Sa transfiguration parmi Hélie et Moïse, en présence de trois apôtres, témoignent en faveur de son être « multidimensionnel. » Son incarnation et sa mort acceptées sont des marques de confiance filiale envers son Père qui saura bien « rebâtir le temple en trois jours. » L’aide du Père pour opérer la Résurrection du Fils, est à mettre en corrélation avec l’abaissement extrême de l’Incarnation du Fils. Ce dernier doit être élevé de terre pour que les disciples qui suivront soient également élevés par l’attraction de l’Amour inconditionnel. Par sa passion et sa mort horrible, il épousait le passage obligé de chaque être humain dans l’autre dimension. Sa mort est un mystère de proximité « en tous » vécu dans la douleur et même la tentation du sentiment d’être abandonné. Son exemple éclaire la misère possible de chacun en même temps que la promesse d’un accompagnement providentiel. Les trois Thérèse (s) d’Avila en Espagne, de Lisieux en France et Thérèse Newman de Konnersreuth en Allemagne, et plus récemment Marthe Robin en France ont compris et exprimé dans leur chair la signification de la Croix de Jésus Christ comme le signe salvateur de l’accompagnement de chacun en voie de naitre au Ciel. Ainsi le mystère de la mort s’éclaire par le passage à la Vie éternelle dans le Royaume préparé. La douleur du détachement d’une vie limitée s’efface devant la grandeur de l’Infini divin. En somme, l’on peut dire que Jésus Christ est le Grand Symbole puisqu’il est le pont qui relie tous les ports d’arrêt de son parcourt de l’Alpha à l’Oméga. Ainsi, nous avons illustré le sens plénier de la définition du symbole donné en deuxième phrase de ce paragraphe. Le Crédo, appelé symbole de Nicée ou symbole des apôtres, l’affirme également. Dans ce cas précis de la Résurrection de Jésus Christ, je concèderais que le Symbole et le Symbolisé coïncident.

**Le langage de l’image pour s’approcher du mystère**

Maintenant, parlons le langage de l’image, celui des textes relatifs à la crucifixion, à l’ensevelissement, à la période au tombeau et à ce qui suivit, un peu à la manière du cinéma qui a participé à notre instruction. Les signes dans le ciel, les tremblements de terre, les morts qui ressuscitent signalent que le monde est en train de changer et que même les Enfers peuvent se vider. Car Jésus y est descendu selon Jean et le rappel du Crédo. Cet évènement aussi réel que symbolique est encore la signature d’un être « multidimensionnel » qui rappelle à l’Éveil et à la Vie ceux qui y séjournaient.

Le tombeau vide au matin de Pâques n’est pas vide de sens. Au contraire les linges de l’ensevelissement, laissés là, vidés du corps qu’ils contenaient et signés des empreintes des coups qu’on lui avait fait subir, signifient que le tombeau n’était pas le séjour d’un tel Roi, que sa miséricorde devait aussi s’exercer dans le séjour des états inférieurs et que la miséricorde du Père dans l’Esprit pouvait l’en faire remonter.

Au matin de Pâques, alors que Marie-Madeleine (ou de Béthanie ?) veut l’approcher d’un peu trop près, Jésus la prévient de ne pas le toucher car il n’a pas terminé sa remontée vers le Père. Là-dedans il y a un enseignement pour nous qui voulons parfois retenir les mourants par le trop d’émotions.

Le fait qu’elle l’ait pris pour le jardinier montre qu’elle ne l’a pas reconnu immédiatement, mais ce fait s’accorde bien avec l’état transformé d’un ressuscité. D’abord pouvait-elle s’attendre de faire une telle rencontre ? Ensuite qu’est-ce qui justifierait que le mort ressuscité prenne absolument les mêmes caractères corporels ? Ce corps était-il le même ou un autre pour que Marie-Madeleine, les autres disciples d’Emaus et plusieurs autres ne le reconnaissent pas d’emblée ? On lit ou on se rappelle que Jésus a montré les marques de ses plaies pour aider ses amis et ses frères à le reconnaitre. Thomas qui n’était pas avec eux avait besoin de constater par la vue et le toucher les plaies de ce revenant. Il n’était pas plus bête que les autres qui avaient perdu la foi dans le cours de la passion. Il me semble y avoir là un enseignement qui complète la signification de la croix salvatrice. L’invitation de Jésus Christ à Thomas de mettre son doigt dans les trous des clous et dans son côté, veut probablement signifier l’accueil des doutes de Thomas et le transfert du poids de ses inquiétudes sur Jésus ressuscité capable de les assumer. La réponse de Thomas ne se fit pas attendre : « Mon sauveur et mon Dieu. » Il a compris que l’association à la Croix du Christ était la Voie de Salut, tel que l’ont compris les Thérèse (s) et Marthe mentionnées plus haut. De plus, l’être qu’il touchait n’était pas un fantôme ni un abstraction; il était on ne peut plus réel.

Il y a là le fait d’un être dont le corps a été transformé par le pouvoir de la résurrection en Esprit et en Vérité. Le corps de cet Être peut se manifester dans des modalités diverses, au séjour des morts, parmi les disciples, quand il passe au travers les murs, de l’invisible au visible et vice versa, et en hauteur à l’Ascension. Ce Jésus ressuscité mange du poisson en compagnie des disciples au bord du lac Tibériade. Il a donc la capacité de se montrer concrètement et même (détail oblige) habillé comme il le veut; de devenir translucide ou d’apparaitre dans un halo de lumière.

Évidemment cela est incompréhensible pour ceux dont les sens sont déjà sclérosés par la gravitation mondaine. Pourtant la perception des modalités du corps de résurrection devient plausible dans la mesure même où les sens sont spiritualisés au contact de l’Être du Royaume annoncé et toujours proche. N’est-il pas dit qu’on pourrait, qu’on devrait arriver à voir les êtres comme Dieu voit ? Cette invitation est lancée dans les évangiles où Jésus suggère de le voir ou de le reconnaitre dans les autres; de même dans les tout petits, c’est-à-dire ceux qui ont soif de vérité et d’amour, peu importe leur condition sociale. De même dans la prière qu’il nous a laissée, il nous invite à pratiquer la miséricorde qui est une vertu ontologique, aussi à être parfait comme le Père céleste est parfait, non à la manière du monde qui tape sur les doigts lorsqu’une erreur est commise mais en ayant une attitude miséricordieuse dans l’approche d’autrui, en pratiquant un « entendement » sincère et intime dans la relation à autrui. Aujourd’hui, on dit avoir une « bonne écoute » de l’autre. On peut faire le rapprochement entre l’ouïe, l’écoute et l’entendement qui est l’attitude cordiale intelligente. Se faire proche de l’autre est une sorte de « toucher » spécifique du mode concret. Se rendre capable de « sentir » autrui qui veut dire l’accepter et par conséquent l’inclure plutôt que l’exclure. Finalement de prendre « gout », de gouter vraiment le fruit de l’Esprit comme le Créateur au Matin du monde devant le spectacle des êtres sortant de la Source originelle : « Et Dieu vit que cela était « bon » ou « beau » selon que les traducteurs mettent l’accent sur le bon gout ou sur la satisfaction de l’artiste devant l’œuvre accomplie. Bien sûr ces formules d’émerveillement valent aussi pour tous ceux et celles qui participent à l’œuvre créatrice.

Les sens sont des réalités du corps de chair mais on remarque qu’ils sont transposables sur le corps de résurrection du plan spirituel, et ultimement du corps de gloire. C’est ainsi que les sens du corps de chair servent de support symbolique dans l’approche d’une Réalité qui les dépasse. Les symboles qui se retrouvent dans les formes diverses d’expression artistique peuvent contribuer à la concentration et au développement de l’aspiration spirituelle en ouvrant des brèches sur les états transcendants du sentiment, de la perception et du désir. Le langage est symbolique mais le symbolisé est réalité. Le langage symbolique d’un matérialiste n’a pour seul référent que le monde des évidences sensibles enfermées dans l’horizontalité, en raison du choix, dirions-nous, de prendre la partie pour le Tout. Tandis que le métaphysicien traditionnel manie plutôt un symbolisme hiérarchique où tous les échelons participent de la Réalité. Dans un tel cas, un symbole à notre portée est symbole dans la mesure même où l’on envisage que la « réalité une » englobe les plans distincts qui la manifestent à divers degrés, d’où le caractère hiérarchique de ce symbolisme. Une telle façon de voir permet de faire entrer dans le « concept » de réalité les divers types et niveaux d’expérience des uns et des autres y compris celles des mystiques, des expériences aux frontières de la mort, des témoins de l’invisible tel saint Paul, et bien sûr les manifestations de Jésus Christ ressuscité, qui défient la vision ordinaire. Les nombreux témoins du monde spirituel, ce dernier étant autre chose que la simple activité mentale, forcent la révision de l’idée qu’on se fait de la réalité intégrale. Et je crois que Jésus Christ a fait l’impossible pour nous la révéler. Il reste à nous de la considérer pour notre salut et notre réalisation intégrale.

**Prendre garde aux ambigüités possibles dans le maniement des symboles**

Quelques théories du symbolisme voient le monde sensible comme pôle de la réalité, d’autres s’appuient sur le monde psychique. Le passage d’un monde à l’autre suggère déjà un déplacement du pôle de la réalité. En poussant plus loin encore, on verrait que le pôle de la réalité, qui est l’autre façon de nommer le « symbolisé », s’inverse complètement par rapport à la vision ordinaire du monde sensible. Si on prend l’exemple bien connu du soleil. Le mot qui le nomme est le signe de la réalité sensible du soleil. Par contre le soleil du plan sensible peut lui-même être symbole d’une « réalité supra sensible. » Cela fait que l’application du symbolisme s’inverse selon qu’on a en vue, soit le monde sensible, soit le monde supra sensible. Ce genre d’inversion et le maintien de la distinction des plans de réalité permettent d’éviter des confusions encore bien fréquentes chez les auteurs. Par ailleurs, ce qui pourrait sembler être une concession aux circonstances et aux vécus des uns n’est pourtant pas une entrave aux plus grandes aspirations des autres. De plus, ce genre de tolérance permet d’éviter les diverses formes de radicalisme destructeur.

Les symboles qui sont utilisés pour initier à la foi sont importants puisqu’ils sont des ponts pour faire assentir une réalité plus subtile qui est de l’ordre du cœur ou du centre. Rappelons encore que les symboles sont des médiations qui prennent la plénitude de leur sens quand la Réalité est là. Les apôtres et autres disciples avaient reçu du Maitre un enseignement riche de signification ou de grande valeur symbolique. Tout ou presque avait été prononcé. Mais ils ne comprenaient pas vraiment toute la portée de cet enseignement tant qu’ils ne fussent mis en face de la Réalité suressentielle du corps de résurrection. Peut-être en va-t-il de même pour nous ? Tant que le texte sacré n’est pas devenu parole au cœur, la signification des symboles et des paraboles échappent au lecteur. Tant que la foi n’est pas née, la tentation est grande de faire de la réalité suressentielle une réalité moindre que celle des évidences mondaines. Quand on a la foi, plein de signes parlent au cœur et rappellent le vécu existentiel. La foi au cœur du croyant est déjà l’effet d’un vécu, d’un ressenti sur un plan subtil. Certains en parlent en terme de rencontre, d’un toucher dans l’âme qui a transformé l’attitude et le comportement. Pour une telle personne, les signes et les paroles de Jésus deviennent des confirmations de la valeur des vécus personnels.

**Les témoins du spirituel aujourd’hui**

Oui, les signes ne manquent pas aujourd’hui autant qu’hier. Les expériences aux frontières de la mort répertoriées dans de nombreux ouvrages actuels de spiritualité et aussi chez de nombreux scientifiques qui ont accepté de se mettre à l’écoute des milliers… de témoins de l’invisibles, de ces « expériencieurs » de l’autre dimension qui ont eu le privilège de vivre une expérience suressentielle, de la vivre à l’occasion d’un accident très grave, ou, alors qu’ils étaient laissés pour mort dans un hôpital, d’être témoin conscient d’un personnel médical affairé à réchapper leur corps blessé grièvement et témoin simultanément d’une dimension de gloire associable à un état de l’Esprit qui leur fait se demander s’ils sont dans leur corps ou dans un autre alors même qu’ils sont distants de celui que les toubibs s’efforcent de réanimer. Cela rappelle, avec le côté médical en moins, une expérience que saint Paul dit avoir vécue.

Les gens qui vivent ces expériences ne sont pas toujours des accidentés; saint Paul ne l’était pas. Beaucoup de mystiques ont vécu des expériences analogues sans avoir été des accidentés. La qualité des prodiges et des miracles qui se produisent en leur présence, de leur vivant ou après leur décès, témoigne de leur relation spirituelle. Le concept de paranormal souvent utilisé ne suffit pas pour rendre justice à de tels témoins de l’invisible.

Parfois il se trouve quelque sceptique pour affirmer que tous ces gens doivent être dérangés dans la tête… Et puis après !? Ne vaut-il pas mieux que l’égo soit dérangé, si ce dérangement ouvre les portes de la dimension invisible qui donne accès à la surconscience, à une qualité d’intelligence et de mémoire qui fait réaliser l’indigence de nos moyens actuels rendus ordinaires par la gravitation mondaine des modes.

Un tel sentiment d’éternité vécu dans l’ « Instant kierkegaardien », contre toute attente, commande le vivre dans l’enthousiasme avec les autres, au service d’autrui comme une responsabilité acceptée et le témoignage d’une régénération de la personne. C’est cela le royaume commencé ici et maintenant. Peu importe l’absurde de la situation dans laquelle on opère, on agit quand même porté par l’Étoile. C’est cela l’esprit kierkegaardien repris par Denis de Rougemont et la plupart des personnalistes chrétiens.

**Les théologiens en désaccord**

Il semble que les philosophes ne soient pas les seuls à se contredire les uns les autres en raison d’options idéologiques différentes. Le monde apparemment harmonieux des scientifiques vit d’étranges tiraillements derrière les portes closes des comités scientifiques. Quelquefois leurs inventions pourtant sanctionnées par convention sont contredites par les méfaits qu’elles produisent dans leur application. On s’en tire avec un calembour toujours à la mode : c’est l’évolution ! Quant aux théologiens, ils travaillent à partir d’ouvrages communs consacrés malgré l’usure du temps. La règle habituelle demandée est d’avoir foi dans la vérité du message. Par conséquent, on s’attend à une certaine harmonie dans l’arrangement des tons. Mais ce n’est pas si simple.

Les textes des livres saints ont été rédigés sur d’assez longues périodes temporelles. La plupart des genres littéraires sont représentés dans les livres qui composent la Bible. Ils ont été écrits dans des langues anciennes : hébreu, araméen, grec, latin, copte, syriaque, slavon, cyrillique, ainsi que les nombreuses traductions et adaptations. Chaque groupe linguistique et chaque école d’interprétation peuvent être tenté de veiller au maintien de leur modèle culturel respectif avec la rigueur nécessaire pour assurer la continuité. Par contre, on ne peut pas toujours échapper aux bouleversements culturels. Par exemple, le simple fait que les mots changent de sens en les adaptant aux transformations linguistiques. C’est déjà un problème pour retrouver la juste interprétation. C’en est un autre de contraindre tout le monde à respecter la formulation originelle. On peut voir là une mine de conflits possibles à éviter. Je relèverai seulement deux groupes que j’ai pu observer dans leur façon de traiter le Nouveau Testament.

Il y a quatre évangiles canoniques qui se distinguent en synoptiques : Matthieu, Marc, Luc; et en sacerdotal, celui de Jean. D’après certains analystes et exégètes, ces évangiles peuvent faire contradiction. Le groupe des synoptiques soutient que la perspective des trois auteurs est celle du Jésus historique, tandis que l’évangile de Jean plus tardif en fait peu cas, disent-ils; mais ce dernier insiste davantage sur les moyens à mettre en œuvre pour arriver à Dieu.

Je trouve tout à fait recevable le fait que trois évangiles soulignent le passage historique de Jésus, de l’annonce de sa naissance à sa vie publique, de sa passion, de sa mort jusqu’à sa résurrection et même de son ascension spécialement soulignée aussi par Luc et Marc. Même si ces textes n’ont pas tout ce qu’on s’attend d’une biographie moderne, il faut reconnaitre qu’ils sont porteurs de résonnances suffisantes pour transmettre le message d’un homme le plus connu et probablement le plus aimé de la planète.

Quant à l’évangile de Jean qui débute avec le baptême de Jésus par le Baptiste, il donne moins d’espace à la biographie de Jésus. Par contre il souligne fortement le caractère initiatique de cet évangile en s’ouvrant sur un baptême, en poursuivant sur le choix des apôtres qu’il va initier pour s’en faire des disciples privilégiés qu’il guidera même après sa résurrection. Il est vrai que l’évangile de Jean est de facture sacerdotale. D’ailleurs, le *Jésus* de Jean-Christian Petitfils (Arthème Fayard, 2011) nous informe que le Baptiste lui-même était de la caste sacerdotale. Cela ne fait pas du Baptiste l’auteur du quatrième évangile, bien sûr, mais cet évangile serait de la lignée. Il est clair que l’enseignement de Jésus aux apôtres est plus élaboré, plus complet sans doute en vue de la mission qu’il disait avoir reçue du Père et qui devait se continuer après son départ de la vie terrestre. Jean-Christian Petitfils est un historien très au courant des études archéologiques et bibliques. Il démontre avec une compétence remarquable que les lieux et les personnes nommés dans le quatrième évangile sont en parfaite conformité des recherches effectuées sur le terrain et rapportées par les historiens. Par conséquent, on ne peut pas faire de cet évangile celui qui parlerait d’un Jésus mythique qui pourrait ne pas avoir existé sur terre. Bien au contraire, en s’inscrivant dans l’histoire comme les synoptiques, il complète ceux-ci en soulignant que le royaume qu’il propose ne se limite pas aux conditions de l’histoire. Sa vision du Royaume est à l’image du Jésus humain, mort et ressuscité, et divinement ascensionné et glorieux, donc à ciel ouvert. La tentative de soulever le voile des apparences en vue des destinées plus élevées n’enlève rien aux enseignements qui visent à soutenir les étapes du cheminement de chacun. Ce point de vue est proche parent de celui de saint Paul qui a fait la connaissance de Jésus Christ mort et ressuscité. L’évangéliste Jean comme saint Paul devaient savoir que Jésus avait vécu sur terre et que son message concernait aussi l’Au-delà de la vie terrestre. Les deux auteurs sont les plus proches de ce que rapportent les témoins de l’invisible aujourd’hui. La manière dont nous les accueillons est à la mesure de notre niveau d’aspiration spirituelle.

**Accorder la diversité des humains et des vécus existentiels**

Ceux du groupe des synoptiques préfèrent le Jésus près de l’histoire qui interpelle les acteurs de son temps sur terre pour redresser leurs tares, aider la condition féminine, favoriser une société plus humaine et plus juste pour tous. On en tire un programme sociologique intéressant, mais il court le risque d’être enfermé dans les limites de l’histoire. Chez ce groupe la tentation est grande de faire de Jésus un messager de réponses circonstanciées à son époque, laissant entendre que s’il revenait aujourd’hui il devrait changer son message sur certains points. Ainsi, on recourt à l’ « évolution » pour accorder un Jésus renouvelé et adapté aux modes actuelles.

D’un autre côté, si le groupe de Jean plus favorable au transhistorique allait jusqu’à dire que Jésus n’avait pas besoin de venir sur terre et qu’après tout son personnage est un mythe riche de signification pour l’homme en voie de divinisation. Beau programme. Mais celui-ci a le défaut de bousiller l’Incarnation et la Rédemption apportées par Jésus. Je prends pour témoin le saint Linceul conservé à Turin et sur lequel Jésus crucifié nous a laissé les marques qu’on lui a infligées pour bien nous rappeler son passage sur terre et l’aide providentielle que la croix du salut peut nous apporter. Son incarnation humaine a rendu possible l’engagement chrétien. Les reproches souvent adressés aux chrétiens sont comme l’arbre qui cache la forêt. C’est tenter de cacher le grand rôle joué par ceux-ci dans la formation du sens de l’humanité et de la transcendance. Que serait devenu le monde sans l’engagement chrétien, sans le message de la résurrection qui concerne aussi chacun d’entre nous, et sans la vision de la liberté spirituelle qui a fait sauter les verrous de bien des prisons.

On rencontre encore bien d’autres contradictions entre théologiens. Les uns et les autres apportent leur éclairage qui peut être utile à notre maturation spirituelle. Finalement, les contradictions des évangiles ne sont apparentes qu’à ceux qui s’enferment dans quelques passages du livre pour en tirer une théorie à leur convenance. Les apparentes contradictions s’accordent avec la diversité des humains et des vécus existentiels. La parole « unifiée » serait plus dommageable.

En somme, tous les exemples et sens que nous avons relevés à propos de la résurrection, sont les points forts de l’aventure humaine en marche vers quel Éveil et Dépassement. Ce sont des raisons d’espérer et d’accueillir ce qui est au-delà de toute attente.

©DonatGagnon Avril 2015